

<p align="center"><b>ET DIEU DANS NOS VISITES ?</b> <b>QUELLES ATTITUDES ? QUELLES PAROLES ?</b></p>
--

**P. Jean-Marie ONFRAY**

Prêtre du diocèse de Tours

Délégué diocésain à la pastorale de la santé et Aumôneries hôpitaux jusqu'en 2013, membre de l'équipe nationale jusqu'en juin 2014.

En contact avec des pauvretés à Madagascar

Rédacteur en Chef de la revue « A.H. » qui se veut un lien entre tous ceux qui sont en EHPAD ou hôpitaux.

Notre monde met en valeur l'individu comme s'il pouvait être totalement autonome, dans une société de compétition, de performance. Pourtant, lorsque la maladie arrive ou le handicap ou la vieillesse, cela touche non seulement les intéressés mais aussi la famille, l'entourage, c'est-à-dire en fait... 100 % de la population. C'est toute la population qui est donc concernée, mais regardée cette fois sous l'angle de la fragilité. Je rends grâce pour ces années de ministère en cette pastorale de la santé qui m'a fait approfondir cela. C'est à ce titre là que je suis là aujourd'hui. C'est un « métier » qui demande beaucoup de formation et qui ne doit pas se faire de manière anecdotique. Cela demande un très fort investissement spirituel, de forte conversion... et c'est peut-être pour cela qu'il est difficile de passer sa vie à être investi dans la pastorale de la santé. Il faut savoir aussi en partir, et cela permet en plus à d'autres de découvrir cette richesse.

La question posée pour cette journée est apparemment simple « Quelle est la place de Dieu dans nos visites ? » C'est une question qui peut paraître simple parce que si nous sommes en pastorale de la santé, c'est que nous y allons au nom de notre foi. On peut se dire vite : « Dieu est présent, puisque je suis là ». Mais est-ce aussi simple ? Par rapport à Dieu, nous ne sommes généralement pas dans le bla bla. Heureusement, en fait, nous ne parlons pas beaucoup de Dieu.. et en plus, en hôpital nous sommes dans un cadre de laïcité où nous n'avons pas à parler de Dieu sauf si les gens que nous visitons nous le demandent. La laïcité, comme cadre juridique, est une chance. C'est cette liberté religieuse de croire ou de ne pas croire que l'Eglise n'a reconnue qu'en 1965, à Vatican II avec le décret *Dignitatis Humanae* (surtout grâce au cardinal Wojtyla, futur Jean-Paul II à partir de son expérience en Pologne). Les intégristes, eux, refusent totalement ce texte de Vatican II puisque pour eux, cela veut dire que tout homme serait libre de vivre dans « l'erreur ».

Dans l'histoire, il n'y a eu en fait que très peu d'épisodes de liberté religieuse.

- 313. L'Edit de Milan où Constantin non encore baptisé dit qu'il faut en finir avec les persécutions contre les chrétiens. Les chrétiens ont le droit de s'exprimer comme les autres. Cela dure moins de 70 ans. En 380, la religion chrétienne est la seule religion !
- Ensuite il y a eu « la chrétienté », jusqu'en 1598, l'Edit de Nantes qui supprime le « *cujus regio ejus religio* » (avoir la religion du prince). Mais la Révocation de l'Edit de Nantes a lieu en 1685.
- En 1792, est mise en application la déclaration des droits de l'homme (et donc son article 10), mais jusqu'en 1804 où Napoléon décrète que la religion catholique est la religion de la majorité des français (avec curés payés par l'état au 19<sup>e</sup> siècle).

- Depuis 1905, en France, on a le droit de vivre sa religion, de l'exprimer, de publier, de se réunir y compris dans la rue.

Dans la laïcité, il ne nous est pas interdit de parler de Dieu. Mais en pastorale de la santé, ce cadre de laïcité me rappelle à certaines obligations, et c'est une aide parce que le malade n'est pas d'abord quelqu'un à convertir mais quelqu'un à respecter !

Notre pastorale a comme fondement cette phrase de Jésus « *J'étais malade et vous m'avez visité* » (Mt 25, 36). Cette phrase nous dit que « Dieu est présent » parce que le malade est là ! Dieu n'est pas là d'abord parce que je suis là au titre de l'aumônerie ou de la paroisse, mais parce que le malade est là ! » Passer une demi-heure devant Jésus devant l'Eucharistie pour une adoration, oui, mais est-on capable de passer aussi une demi-heure devant Jésus, devant un malade ?

## **1) NOTRE PROPRE EXPÉRIENCE SPIRITUELLE.**

On a facilement le souci des autres, mais a-t-on assez le souci de sa propre démarche spirituelle. On finit parfois par faire de notre vie chrétienne, une sorte d'évidence au point qu'elle devient une habitude. Notre pape François nous rappelle (Exhortation postsynodale la joie de l'Évangile) que la nouvelle évangélisation ne consiste pas d'abord à faire retrouver le sens de Dieu aux autres, mais d'abord de redécouvrir la joie de l'Évangile. « *La joie de l'Évangile remplit le cœur et toute la vie de ceux qui rencontrent Jésus* ». C'est la première phrase de l'exhortation. Est-ce que la joie de l'Évangile transpire en fait dans mon existence ? Est-ce que j'ai vraiment fait une rencontre de Jésus ? Dans la vie, on devrait fêter nos naissances et pas seulement nos anniversaires. Posons-nous la question : De quand datent nos dernières naissances (au sens de la parole de Jésus à Nicodème, en Jn 3) ? Si en moi, « l'homme extérieur va vers sa ruine », comme dit saint Paul, est-ce que « l'homme intérieur » renaît ? Comme les chrétiens auraient intérêt à manifester plus par leur visage la joie de l'Évangile, même en carême ! Il ne s'agit pas d'avoir une face de carême sans Pâques ! La joie de l'Évangile, ce n'est pas ma joie, c'est celle du Christ (cf Jn 16, 16-22). Je peux vivre catastrophe sur catastrophe et cependant vivre de la joie de l'Évangile, celle que Jésus met dans nos cœurs. « *Votre joie, nul ne pourra vous la ravir* » car c'est la joie de Dieu que j'accueille !

*Ceux qui se laissent sauver par Jésus, sont libérés du péché, de la tristesse, du vide intérieur, de l'isolement* dit la deuxième phrase de l'Exhortation. Elle est à bien comprendre. Le péché en effet ce n'est pas manger du chocolat pendant le carême. C'est ne plus avoir de relation avec Dieu (cf n° 82 de l'Exhortation pastorale sur l'acédie, c'est-à-dire sur ce « péché » qui donne de faire ce qui est à faire, mais sans être habités intérieurement). Faire les choses, mais ne plus « avoir de jus » pour les faire est terrible. Or ce jus ne vient que si on se laisse rencontrer par Dieu. A quoi ça sert de parler du « bon Dieu », si mon existence, de fait, ne rayonne pas de cette présence. Si je crois que le Christ est dans l'eucharistie, c'est devant moi qu'il faut me mettre à genoux après la communion. Il habite en moi ! C'est cela la joie de l'Évangile. Nous avons tous à nous redire : Est-ce que je sais que je suis habité par Dieu ? « *A l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec une personne qui donne à la vie de nouveaux horizons et son orientation décisive. C'est à partir de cette rencontre que change l'existence que nous pouvons vivre en communion avec lui et entre nous et offrir aux frères une espérance crédible* » (Benoît XVI Deus Caritas). Rayonnons-nous d'une bonne nouvelle ou nous contentons-nous de considérer que « tout fout le camp » ?

La première démarche spirituelle en fait, c'est l'étonnement. « Qui donc est Dieu pour nous aimer ainsi fils de la terre » dit un hymne. « *Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui ?* » dit le ps 8. Ce qui est d'abord étonnant c'est que Dieu nous aime, pas parce que nous

sommes bien, mais parce que Dieu aime sa création. Nous sommes souvent entraînés dans cette mauvaise habitude d'enfourcher les antiennes de la télé et des politiques qui disent que tout va bien quand ils sont au pouvoir et que tout va mal quand ils ne sont pas au pouvoir. Nous pensons souvent que tout va mal. Or, suis-je vraiment témoin du regard d'amour de Dieu sur sa création ? Dieu n'est jamais revenu sur ce regard. C'est au nom de l'amour de Dieu qui nous précède, qui nous conduit à l'étonnement, d'étonnement en étonnement, que j'ai à regarder le monde comme Dieu le regarde. Cette « passion » de Dieu pour l'homme doit nous habiter (avec les deux sens du mot « passion » car il n'y a pas de passion pour des gens sans « passion » au sens de souffrance !).

Cf Ps 138 : *Je confesse que je suis une vraie merveille. Tes œuvres sont prodigieuses.* Cette phrase du psaume est une manière de se voir qui met en valeur mon créateur. Se considérer comme nul, ce n'est pas rendre grâce à Dieu. ? Toute la dynamique pastorale part de là. Je ne vais pas vers l'autre pour lui apporter mon pessimisme. Et il ne s'agit pas de faire semblant, d'être optimisme. *L'amour n'est pas prosélyte* parce que l'amour est gratuit. Jésus ne guérit pas pour qu'on se mette à sa suite, mais simplement pour guérir. Quel est le regard que j'ai sur moi ? Est-ce que j'ai ce regard divin sur moi, y compris à la veille de ma mort, y compris quand je suis handicapé ? Seigneur, de quand date ma dernière rencontre avec toi ?

## **2) POURQUOI JE VAIS VERS LES AUTRES ?**

D'où vient ma sollicitude à aller vers les autres ? Peut-être ai-je du temps, mais il ne s'agit pas d'abord de s'occuper. Le malade n'est pas là pour « m'occuper » Ma sollicitude ne peut venir du temps que j'ai.

Elle ne peut venir non plus de mon désir de « vouloir faire du bien ». « Faire du bien », oui, mais à qui ? à soi ? Les gens qui se donnent bonne conscience en nous aidant ou en croyant aider et en attendant un merci peuvent être dangereux. . St Vincent de Paul disait de dire « merci » à ceux à qui on donne. La main qui aide est au-dessus de la main qui reçoit, et... le fait souvent malheureusement sentir ! « Ne vous pencher pas sur les pauvres, vous allez les étouffer » (disait le père Joseph, fondateur d'ATD Quart Monde). Je risque de vouloir d'abord me faire du bien en faisant du bien à l'autre. Vouloir faire du bien est une mauvaise idée de départ pour la pastorale de la santé car c'est une illusion de croire que l'autre va être heureux grâce à moi. Moi, je peux être heureux. Je vais vers l'autre, non pour lui faire du bien, non par pitié, mais par « tendreté » (mieux que tendresse)... c'est-à-dire avec une vie « tendre ». Attention à la pitié même si le téléthon rapporte des millions grâce à la pitié ! Attention à ne pas nous faire du bien en exerçant notre pitié. Le bon samaritain (cf Lc 10) n'est pas en supériorité par rapport au blessé. Il n'a pas de pitié, il est « pris de pitié », c'est-à-dire il est pris à la matrice, là où on a des entrailles faites pour donner la vie. Le bon samaritain (autrement dit le bon « bougnoule » !) est le signe de Jésus. Dieu s'identifie à celui qui est pris de pitié, qui a des entrailles qui veulent donner la vie. L'enjeu, c'est qu'au fond de moi, la dynamique de vie est interpellée.

Autre exemple dans l'Évangile. Jésus est à Capharnaüm (Mc 2) quand on démonte le toit de la maison pour amener un paralytique devant lui. Or, *voyant la foi*, l'inventivité, le désir d'aller vers Jésus manifestés par les porteurs, il dit au paralytique : « *Tes péchés te sont remis* », autrement dit : ce qui te coupe de Dieu est terminé... alors « *lève toi, prends ton brancard et marche* »... Le brancard est toujours là. Remettre debout quelqu'un ce n'est pas supprimer tous les problèmes. C'est permettre à quelqu'un d'avancer avec ses problèmes et de vivre debout en les portant ! De même à la piscine probatique (Jn 5). A cet homme là, depuis 38 ans, Jésus a les mêmes paroles « *Lève toi, prends ton grabat et marche...* ». Remettre debout des gens, ce n'est pas supprimer tous les problèmes... « *Se lever* » peut aussi se faire, y compris quand on est couché, qu'on n'a plus que les paupières pour dire quelque chose...

C'est reconnaître que quelqu'un, Dieu, l'appelle à vivre avec ce qu'il est. Il y a des gens qui meurent debout (alors qu'il y a tellement de gens « debout » qui ne sont pas bien vivants !). Ce n'est pas la même chose d'être couché sur son grabat ou le porter ! Porter son grabat, c'est faire en sorte que la souffrance n'empêche pas de vivre. !

Je ne vais donc pas vers l'autre parce que j'ai du temps ou pour faire du bien J'y vais dans la même dynamique de Dieu qui va vers l'autre. Cf Ph 2 « *Jésus s'est vidé pour se faire homme, esclave* ». Le mouvement perpétuel de Dieu, dans la Bible, c'est de se vider de lui-même, de se faire pauvre, et de se faire « doulos » c'est-à-dire esclave, serviteur. « *C'est un exemple que je vous ai donné. Faites de même !* » (Jn 13). Aller vers les malades, en pastorale de la santé, c'est vouloir imiter Dieu. Si je fais ce que je fais en allant vers les autres, c'est que j'imiter la démarche de Dieu qui se fait esclave, serviteur, pour faire vivre l'autre. C'est l'Esprit, la force de Dieu qui m'amène à faire ça. Par là même, notre désir d'aller vers les autres apparaît vraiment comme une vocation, avec son angle subjectif (« j'ai envie de... ») mais surtout allié avec un angle objectif (il n'y a de vocations dans l'Eglise que des vocations objectives) en faisant passer le désir personnel à travers la grille de la mission objective et de l'appel objectif de celui qui est chargé, du discernement qui ne peut se faire qu'en équipe !

### **3) ALLER VERS DES PERSONNES « VULNÉRABLES »**

La mission, dans la pastorale de la santé, nous envoie vers des gens fragilisés (pas seulement le malade, mais aussi sa famille parfois plus fragilisée encore). Il faut savoir que c'est extraordinairement difficile de se mettre à la disposition de l'autre, de respecter l'altérité de l'autre. Quand on va vers des gens fragiles, on a toujours l'impression qu'on sait. Il peut y avoir "autricide", c'est-à-dire tuer l'autre comme autre, en ayant l'illusion qu'on sait parce qu'on a vécu la même chose ou des choses similaires. Devant les personnes fragilisés ou blessés, il faut se souvenir de la voix de Dieu à Moïse devant le buisson ardent « *N'approche pas. Ôte tes sandales. Ce lieu est sacré* » (Ex 3). L'autre n'est pas moi. La souffrance est incomparable. Aucune douleur n'est comparable. C'est idiot de dire à quelqu'un qui souffre : « il y a pire ». Je ne peux jamais dire « je sais bien ce que vous vivez ». Je ne peux jamais prendre la place de l'autre. Devant lui, je suis toujours sur une terre qui n'est pas la mienne. L'autre restera toujours un mystère. L'affrontement à la souffrance, chacun le vit dans son registre propre et souvent c'est indicible. La vulnérabilité de l'autre est « sacré » au sens où je ne peux mettre la main dessus. Pour écouter, il faut apprendre à se taire. On a toujours des belles paroles qui sont de la fumisterie, qui donne l'illusion de colmater. Or ça colmate celui qui parle mais ça ne respecte pas la vulnérabilité de l'autre. Ecouter la souffrance, c'est se taire et se dire à soi-même que je ne comprendrai pas, mais que c'est important pour l'autre de parler, de se dire. C'est une manière dans laquelle un chemin peut se faire, où la route peut être reprise, mais avec le grabat à porter (et parfois il est lourd !). Par cette attitude, je donne la place à l'autre.

Mais il faut alors savoir que la vulnérabilité de l'autre me révélera mes propres vulnérabilités. On ne sort pas indemne d'écouter la vulnérabilité de l'autre. Pourtant, même si je ne comprends pas, je dois continuer d'accompagner, de faire route avec. Cela demande d'avoir des outils car de cette souffrance reçue, il faut faire quelque chose. Il faut y reconnaître la présence de Dieu... D'où la nécessité d'être en équipe...

### **4) AU TEMPS DU DIEU FRAGILE**

En 2014, Dieu n'a plus la première place dans le monde. Nous vivons dans un monde où Dieu est à la marge, et la marge est souvent toute petite. Je n'ai pas à le regretter, mais à le constater. C'est une réalité. « *Nous vivons devant Dieu, dans un monde sans Dieu* » (Dietrich

Bonhoeffer en 1945). S'il y a eu un temps où on pouvait faire de l'apologétique, en Eglise, cela ne fonctionne plus guère aujourd'hui.

Une présence de Dieu en nous est toujours à considérer comme première. Cette joie de l'Evangile nous appelle à vivre en Eglise et à être envoyé vers d'autres, et vers d'autres qui sont blessés. Le malade a le droit justement de poser la question « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? ». A cette question, il faut d'abord se rappeler que nous ne sommes pas là pour faire du catéchuménat, mais pour entendre la souffrance et en particulier celle qui s'exprime dans une telle phrase. D'abord il n'y a pas de « bon Dieu ». Chrétien, je crois au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, au Dieu qui se révèle dans l'histoire, dans une histoire et que l'on n'aura jamais fini de comprendre. « *Mes pensées ne sont pas vos pensées. Vos chemins ne sont pas les miens* » (Is 55). A chaque fois qu'on parle de « Dieu », c'est comme le mot « camembert » sur une boîte. Or, je ne choisis pas mon fromage en fonction de l'étiquette. Parler de « Dieu » au sens biblique, c'est parler d'un Dieu caché sur lequel je ne peux mettre la main. « *Ne me touche pas* » disait Jésus à Marie-Madeleine. Chrétien, je ne connais pas le « bon Dieu », mais je connais « le Père, le Fils et le St-Esprit ». Or quand on pose la question « Qu'est-ce qu'il fait le bon Dieu ? », il faut porter son regard sur la croix et voir que ce qu'il fait, c'est aimer. C'est vivre sa mort ! Dieu ne regarde pas la mort, il l'habite. Dieu ne regarde pas la souffrance, il la souffre. Devant la mort d'un innocent, si Dieu n'est pas là dans cette mort, Dieu est inadmissible. Dire que « Dieu permet la souffrance » est une très mauvaise expression, puisqu'on sait que le fils de Dieu est mort sur la croix et qu'il sait trop ce que ça veut dire. La veille de sa mort, il pleure de toutes ses larmes ! Entendre dire « qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu », c'est entendre quasiment les mêmes paroles que celles de celui qui a dit « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* ». Acceptons d'abord d'entendre ! Des horribles souffrances (cf la question de l'avortement) demandent obligatoirement accompagnement jusqu'au bout. Etre là est indispensable pour que ceux qui avortent comprennent qu'ils ne sont pas seuls. Dieu ne donne pas la réponse comme la Loi peut la donner (cf Jn 8). Jésus, lui, se tait, puis s'accroupit pour être à la hauteur de la femme, puis prononce la phrase « *que celui qui n'a jamais péché...* ». Je condamne l'avortement, mais je ne peux pas condamner une personne ni l'excommunier. Dieu n'est pas dans un système où tout est clos. Rien n'est clos à jamais dans le monde de Dieu. L'enjeu pour moi est de dire « il n'y a pas de "bon dieu" qui expliquerait tout », mais il y a un Dieu qui en Jésus Christ va jusqu'au bout de l'amour... « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ; Faites ceci en mémoire de moi.* ».

Dans cette vie traversée par des tas de questions, je sais que Dieu m'accompagne pour donner sens à la réalité. Le sens n'existe pas en soi car il se situe dans le fait d'être à côté de celui qui est fragile. La foi ne donne pas des réponses à tout. Il ne s'agit pas de sauver Dieu, mais d'accompagner des gens qui sont dans des situations de fragilités. Il faut être là où ça souffre, pour aider celui qui souffre à préserver sa dignité d'homme.. C'est passionnant parce que ça nous responsabilise. Il s'agit d'aimer jusqu'au bout. Comment dire aux hommes que Dieu les aime si je ne suis pas là par une présence (et non pas par des grands principes). Ce que nous avons de plus beau à faire, c'est d'accompagner les souffrances des gens. Je ne suis pas là pour débiter des belles paroles, mais pour accompagner, pour être là. L'Eglise est belle finalement, parce qu'elle est là, dans tellement de souffrances.

**NB Comment comprendre « le Père tout-puissant » ?** Qu'est-ce que je mets dans le mot « tout-puissant » en parlant de Dieu ? Pour les chrétiens, la puissance de Dieu vient toujours de la paternité de Dieu. Ce que dit le « Minuit chrétiens » en parlant du Père qui frappe sur son fils afin d' « apaiser son courroux » n'est pas biblique ! Par contre, dire que « Dieu est Père tout-puissant » ou « à Lui la puissance et la gloire », c'est d'abord dire que je ne reconnais aucun autre règne dans ma vie que celui de Dieu. Cela va déjà loin. Je ne reconnais aucune autre puissance que celle de Dieu et donc tout le reste est relatif (y compris et surtout

l'argent). Dire le Notre Père c'est proclamer que toute ma vie est pour la gloire de Dieu. En plus, la « toute puissance » de Dieu ne peut se comprendre qu'à travers la vie de Jésus. Or de quel type est cette toute puissance ? Jésus met sa puissance à l'oeuvre pour donner de la vie et uniquement pour cela. J'ai moi-même à demander cette puissance pour être moi aussi donneur de vie puisque par le baptême nous participons à cette « puissance » de Dieu.

## **5) FAIRE NAÎTRE LA CONFIANCE DANS LE COMBAT SPIRITUEL**

Vers les souffrants, nous n'avancions qu'à mains nus, psychologiquement, spirituellement. Nous ne servons à rien ! Mais ne servir à rien est la meilleure manière d'être transparent à Dieu. Découvrir que je ne sers à rien c'est découvrir qu'on est là pour qu'un Autre serve à quelque chose ou plutôt qu'un Autre soit présent !

Le combat spirituel est le combat que mène tout malade quand il sait que c'est mal parti. D'un seul coup, la mort peut être proche. La question sur le sens de la vie passée se pose. Le combat spirituel est un combat existentiel qui parle aussi de carottes ou de poireaux pour quelqu'un qui a passé sa vie dans un jardin ! Quand le sol se dérobe, quand nos raisons de vivre ne tiennent plus, on est alors dans un vrai combat spirituel où « Tout ça pour ça ? » « A quoi ça sert ? » « faut-il se battre ? » etc... L'enjeu pour la pastorale de la santé, est d'être là, là où l'autre a l'impression que le sol se dérobe sous lui. C'est pour cela que nous ne sommes pas envoyés qu'aux chrétiens, car le sol se dérobe aussi sous les pieds de tous les hommes. Je dois entendre ce combat spirituel, même si on ne parle pas de Jésus ou si aucune demande d'Eucharistie n'est formulée. Beaucoup de gens ont l'impression que leur vie est foutue (voire demanderaient le suicide assisté !). Dans la majorité des cas, nos discussions sont en plein dans des combats spirituels. Comment faire alors naître la confiance ?

Ce n'est pas facile car la confiance ne s'impose pas. La foi, c'est la confiance ! C'est « *voyant leur foi* » que Jésus a parlé au paralytique, « *Ta foi t'a sauvée..* » dit Jésus à l'hémorroïsse (Mc 5) Aujourd'hui on est tellement dans la méfiance ou la défiance que « naître à la confiance », c'est énorme. C'est le plus beau cadeau à recevoir... La confiance est tellement évidente. Le Christ pose même la question : *Lorsque le Fils de l'homme viendra sur la terre, trouvera-t-il* des gens qui ont confiance et non des gens qui sont gouvernés par la peur ? Venant au nom du Christ, nous sommes là pour créer chez des gens les conditions pour qu'ils puissent dire d'une manière ou d'une autre, « vous m'avez redonné confiance ! »

Sain Paul avait raison « *C'est lorsque je suis faible qu'alors je suis fort* ». C'est lorsque j'accompagne le Christ dans sa faiblesse de moyens que je suis fort de la puissance de Dieu qui donne vie... en faisant naître de la confiance chez l'autre. Nous pouvons faire ainsi entendre une bonne nouvelle à des sourds alors qu'ils n'avaient souvent dans les oreilles que les mauvaises nouvelles de la télé. Nous sommes trop discrets sur les merveilles dont nous sommes les témoins. Rendre compte des merveilles que nous rencontrons est nécessaire !

## **6) PRENDRE LA MESURE DE L'ACTION DE DIEU PAR ET DANS NOS VIES**

Pour créer cette confiance, une seule méthode : s'arrêter pour écouter sa vie. Il est nécessaire de « faire des arrêts sur image », sur une rencontre, sur une visite. C'est le temps d'arrêt qui donne du poids à ce que nous vivons. C'est intéressant de s'arrêter pour qu'on se rende compte ! Pour rendre compte aux autres, il faut se rendre compte soi-même. Chacun de nous ne peut rendre compte, « répondre de » (c'est-à-dire être « responsable ») qu'en se rendant compte, et d'abord en faisant (comme les évangiles quand ils ont été écrits) un récit ! En faisant le récit de la rencontre entre moi et Mme X, je vais faire l'expérience qu'en moi « l'enfant a tressailli », comme dans toute « visitation ». La joie de l'Évangile qui était en moi a rencontré quelque chose d'essentiel chez Mme X « Elisabeth »... et à la prochaine réunion

d'équipe, je dirai « je voudrais vous partager ce que j'ai découvert dans ma rencontre avec Mme X... ». et ce sont aussi les autres qui vont être émerveillés. Tel est l'enjeu d'une vie d'équipe : fonder une expérience d'Eglise, et on redira comme Jacob au gué du Yaboq « *Dieu était là et je ne le savais pas* ». Il était là puisqu'il a tressailli en moi. En équipe il ne s'agit pas de bavarder, mais de relire, pour rendre grâce. C'est la seule manière de répondre à la question posée pour ce jour : « Et Dieu dans nos visites ? »

A partir des notes d'Armand ATHIAS

## Questions / réponses de la matinée

### 1) Comment aller vers l'autre si soi-même on n'est pas bien ?

Si on n'est pas bien soi-même, il ne faut pas aller vers l'autre. C'est une question d'humilité.... Cela exige donc aussi de vivre en équipe car quelqu'un d'autre pourra alors aller à ma place. Il faut reconnaître que ça ne va pas et que d'autres peuvent faire... Il y a des moments où il faut savoir s'arrêter, sinon risque de "burn out" qui pose encore plus de problèmes !

### 2) Comment fait le prêtre ou le responsable d'une aumônerie, pour discerner la vocation d'une personne ?

A chaque fois qu'on est en situation de responsabilité, on a fonction de discernement. Un évêque a un conseil. Il n'est pas idiot de se faire conseiller quand il faut discerner, mais la décision sera toujours personnelle. C'est le responsable qui dit « oui » ou « non » quel que soit l'avis des conseils. En régime chrétien, il y a aussi l'importance de la prière. Il faut se donner des outils de réflexion, de consultation. C'est toujours une sacrée responsabilité...

### 3) L'autre visité m'enrichit ???

Dans la relation, je ne peux jamais préjuger de l'effet de la relation sur l'autre. Je ne peux que dire l'effet de la relation sur moi. On peut dire par exemple qu'on a remarqué un sourire ou une parole de paix, mais peut-on en dire plus ? Parfois des gens se livrent tellement qu'ils n'auront pas envie de revoir ceux à qui ils ont parlé aussi fortement. Je ne dois jamais trop m'appuyer sur l'impression du bien qu'on fait à l'autre. Je peux aussi avoir l'impression d'avoir raté, alors qu'au contraire il s'est peut-être vécu quelque chose de fondamental. Le Christ « est passé en faisant le bien », mais personne ne s'est battu pour être là le jour où il a été mis en croix ! En pastorale, on n'est pas dans l'efficacité, mais dans la fécondité.

### 4) Les sacrements des malades ?

Dans le rituel, le premier sacrement aux malades, c'est la visite. La visite est sacramentelle. C'est un signe et un moyen. On visite parce qu'on est « missionné » dans l'Esprit de la mission de Dieu. C'est Dieu qui vient vers. L'Eglise n'a raison d'être que missionnaire. Ce n'est pas une citadelle ni une secte, mais la continuation de la mission de Dieu. Dieu est sorti, il est venu chez les siens. L'Eglise n'est pas le lieu où on est content d'être entre soi, mais le lieu où se continue le mystère de l'incarnation. Il faut donc sortir, aller à la périphérie... Cette dynamique de la mission est celle de l'Eglise, autrement dit de tous les baptisés. ? De même que les prêtres sont missionnés pour être serviteurs, de même les laïcs sont envoyés dans la force de l'Esprit pour être présence d'Eglise. Il s'agit là encore de se vider de son envie d'être petit chef. Dans certaines paroisses, les équipes SEM sont envoyées en mission liturgiquement (par exemple le dimanche de la santé). La paroisse leur demande ainsi d'être signe de la paroisse ! Ça permet de me dire justement que ce n'est pas que moi qui visite ! Ce ne sont pas tant les malades qui ont besoin de nous (Ils ont besoin de médecins !) mais c'est

l'Eglise qui a besoin des malades sinon elle n'est pas « catholique », c'est-à-dire « universelle »... Etre sacrement, c'est être signe efficace de cela, mais l'efficacité, je ne peux jamais la mesurer... Elle tient à l'Esprit et non à la qualité de la personne.

### **5) La culpabilité ? Nous sommes loin du profil parfait du visiteur !**

« *Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait.* ». C'est Jésus qui dit cela. Nous sommes tous appelés à la sainteté (cf Lumen Gentium ch 5). C'est un horizon. Devant cet appel, on peut se sentir coupable en se disant qu'on n'y arrivera jamais et ressentir de la culpabilité/ Mais il y a deux types de culpabilité.

1) Celle qui fait que je reconnais ma culpabilité et que je le dis. C'est bon de dire dans une réunion d'équipe « j'ai fait une erreur. Merci de me l'avoir montré ! ». Il y a ici une saine culpabilité.

2) Mais il y a aussi la mauvaise. C'est ce vieux fond contre lequel lutte le Ps 138. Il y a des gens qui ont été culpabilisés par une éducation qui les enferment dans un manque perpétuel de confiance. Or, pour vivre et pour aller vers l'autre, il faut que je sois sûr que « *je suis une merveille* ». Il faut parler de cela en réunion d'équipe !

### **6) Est-ce que l'homme mauvais est une merveille ?**

Le sens de l'homme, l'anthropologie chrétienne, s'appuie sur les textes de la Genèse qui nourrissent notre foi. Ils disent que le mystère de l'homme révèle quelque chose du mystère de Dieu. *L'homme est à l'image et à la ressemblance de Dieu.* Les Pères de l'Eglise disent souvent que l'homme peut abîmer la ressemblance qu'il a avec Dieu, mais ne peut toucher à l'image de Dieu qui est en lui. Rien de ce que fait l'homme ne touche ce que Dieu a voulu, que l'homme soit son fils ! Si Dieu a voulu que l'homme soit son image, rien de ce que je fais ne vient entamer cette image. C'est ce que, en termes contemporains, on appelle la dignité de l'homme. Celle-ci ne tient pas à ce que fait l'homme, mais au simple fait que l'homme soit, et donc au désir de Dieu que l'homme vive. Depuis la conception jusqu'à la mort, l'homme est à l'image de Dieu et a une dignité que rien ne peut perturber. Tout homme a la même dignité que moi. Cela n'est pas négociable... et pourtant, tout, dans notre esprit, fait souvent de la dignité quelque chose en lien avec le mérite, avec les apparences ! Dieu, lui, ne juge pas en fonction des apparences (cf l'appel de David). Oui, l'homme mauvais est une merveille et il faut qu'il le découvre. Peut-être que c'est cela qui le fera bouger !

Le péché n'atteint pas cette image de Dieu en moi. Dieu continue de m'appeler son fils. Quand le fils revient, dans le cœur du Père de la parabole, il est le même fils que celui qui est parti. Mais face à cette attitude divine, on est tous dans la réaction du frère aîné. L'enjeu de la foi c'est de se dire que dans le désir de Dieu, l'image est plus importante que tout... L'image est toujours plus forte que ma non-réponse. Le péché n'est pas une catastrophe. C'est nous qui ne nous disons plus dignes de Dieu, mais pour lui, Dieu, rien n'a changé. Aucun pécheur ne se réduit à son péché. (cf Jacques Fesch, la compagne de Marc Dutroux). Est-ce qu'à tout péché, il y a miséricorde ? oui. Voilà une bonne question posée à nos mentalités si facilement pharisiennes ? Ce n'est pas facile de reconnaître la dignité de tout être humain, dignité qui vient non pas du fait de l'œuvre de l'homme, mais du fait de l'amour de Dieu. Pour les malades comme pour les assassins, il n'y a pas de géographie variable à la dignité.

### **Questions / réponses de l'après-midi**

#### **1) Comment à la fois exprimer que « Tout homme est digne.... » et à la fois dire, avant la communion « Je ne suis pas digne de te recevoir » ???**

C'est la phrase d'un centurion, ni juif, ni chrétien, à Jésus que nous reprenons. Cette phrase nous invite à reconnaître que le don que Dieu nous fait n'est pas lié à nos mérites. Je crois que ma dignité n'est jamais touché par mon péché, mais en même temps, je reconnais que sans l'amour de Dieu, je ne serais pas là où j'en suis. C'est pour cela qu'en liturgie, j'ai toujours à



reconnaître que je suis en manque par rapport à la parole de Dieu. Il n'y a pas de degrés dans la dignité, mais même si je suis une vraie merveille (et il faut se le dire !), ça n'empêche pas que je suis en manque dans ma réponse à l'amour de Dieu. Qui serait digne de Dieu ? Mais je suis digne.. et en même temps je suis sans cesse en voie de salut !

## **2) Eucharistie et divorcés remariés**

Je ne comprends pas la position actuelle de mon Eglise disant que la force de vie de l'Eucharistie ne peut être destinée à ceux qui vivent de telles souffrances ! Actuellement, il semble qu'à Rome les idées bougent... J'espère ! Le divorce est toujours une douleur, mais là où il y a de la douleur, je trouve scandaleux que l'Eglise ne soit pas là et en rajoute même près des gens qui parfois, eux, reprennent le chemin de l'Eglise. Est-ce qu'on défend des principes ou est-ce qu'on pense à sauver des hommes et des femmes ? Sur ce sujet ce n'est pas seulement l'Eglise hiérarchique qui doit bouger, mais aussi la mentalité évangélique de tous !

## **3) Comment arriver à être complètement disponibles aux malades, à « se vider » ?**

Ce n'est pas facile de se vider l'esprit. C'est très difficile de se vider de soi pour être totalement présent à l'autre. C'est très rageant de sentir que l'autre est pressé, qu'il regarde sa montre, qu'il regarde ailleurs, qu'il regarde ses messages sur son smartphone, etc... Quand on a fait quelques visites, il faut savoir s'arrêter, car c'est usant d'être disponible. Beaucoup de nos rencontres ne sont pas très bien réussies, car c'est en fonction de tellement de paramètres, et en plus on ne peut pas tout vider de soi. Nos souffrances nous habitent et ressortent...